

c'est où le Demon luy apparoissoit le plus souvent ; soit que le Prince des Tenebres se plaise en ces lieux d'horreur ; soit à cause du rapport qu'ont entr'eux le malin Esprit, & l'humeur melancolique.

L'Empereur avoit encore hors de la Ville, des Maisons de campagne ornées de plusieurs fontaines, qui fournissoient abondamment de l'eau pour les bains, & pour les étangs, où il prenoit le plaisir de la pêche. Ces Maisons étoient proche des forêts, où il s'exerçoit à la chasse, qu'il aimoit, & qu'il entendoit fort bien ; personne n'étant plus adroit que luy, à manier l'arc & la fleche. Son plus grand divertissement étoit cette espece de chasse qu'on appelle batuë : il se faisoit accompagner de tous les Nobles de sa Cour, dans un parc d'une tres-grande étenduë, entouré par tout d'un fossé plein d'eau, bordé de forts épais, des montagnes voisines, qui servoient souvent de retraite aux tygres & aux lions. Il y avoit à Mexique, & ailleurs, des gens destinez pour cette chasse, qui faisoient une grande enceinte, qu'ils retrecissoient insensiblement, afin de pousser les bêtes dans le lieu marqué par l'Empereur, à peu près de la maniere dont nos Chasseurs en usent. Ces Indiens avoient une hardiesse & une agilité surprenante, à poursuivre & à prendre les animaux les plus farouches : & Motezuma se faisoit un grand plaisir, de les voir combattre contre ces bêtes, & de les tirer lorsqu'elles venoient à portée ; ce qu'il faisoit toujours avec de grands applaudissemens de la part de ses Courtisans. Il ne descendoit point de sa litiere, si ce n'étoit en de certaines rencontres, où il trouvoit quelque hauteur commode, qu'on fortifioit toujours de quelques palissades, avec une bonne provision de fleches pour la seureté de sa personne. Ce n'est pas qu'il manquât de courage, ou qu'il cedât en force & en adresse, à aucun de ses Sujets : mais il regardoit comme indignes de sa Majesté, ces perils auxquels on s'expose de gaieté de cœur ; étant persuadé, par une juste attention sur sa dignité, qu'il n'y a que ceux de guerre qui soient dignes d'un Roi.

CHAPITRE XV.

On décrit l'exacritude, la pompe & l'ostentation dont Motezuma se faisoit servir dans son Palais. Les mets qu'on servoit sur sa table. Ses audiences, & les autres particularitez de son œconomie, & de ses plaisirs.

LA magnificence des bâtimens & des Palais de cet Empereur, étoit soutenuë par l'appareil fastueux dont il se faisoit servir, & que l'on voioit autour de sa personne ; afin de maintenir la veneration & la crainte dans l'esprit de ses Sujets. Il avoit inventé exprés de nouvelles ceremonies, qui alloient jusqu'à l'excez ; parce qu'il regardoit comme un défaut à corriger, l'humanité dont les Princes ses predecesseurs en avoient usé avec leurs Peuples. Nous avons déjà dit qu'il augmenta au commencement de son Regne, le nombre, la qualité & le lustre des Officiers de sa Maison. Il n'y admit que des personnes Nobles, plus ou moins illustres, selon le merite de leurs emplois. Ses Conseillers resisterent beaucoup à ce changement, disant qu'il ne falloit pas desesperer le Peuple par cette exclusion, qui le deshonoroit : neanmoins Motezuma suivit le conseil que sa vanité luy donnoit. Une de ses maximes étoit, qu'un Prince ne doit favoriser que de loin, des gens à qui la misere ôte les sentimens, ou le pouvoir, de reconnoître un bien qu'on leur fait ; & que l'honneur de sa confiance n'est point fait pour des gens du vulgaire.

Ce Prince avoit deux sortes de garde : l'une de Soldats, si nombreuse, qu'elle occupoit toutes les cours de son Palais, outre diverses esquadres qui étoient aux principales portes : l'autre de Nobles, introduite sous son Regne. Elle consistoit en deux cens hommes, de qualité connuë & distinguée, qui entroient tous les jours en faction au Palais, à deux fins ; l'une de garder la personne de l'Empereur, & l'autre de l'accompagner par tout. Le service de ces Nobles se faisoit tour à

tour par brigades, partagées en sorte, qu'elle comprenoit toute la Noblesse, non-seulement de la Ville, mais encore du Roïaume; & quand leur tour étoit venu, ils venoient des Villes les plus éloignées, rendre ce devoir à l'Empereur. Leur poste étoit dans l'antichambre, où ils mangeoient de ce qu'on deservoit de dessus la table de l'Empereur, qui leur permettoit quelque fois d'entrer dans sa chambre, où il les faisoit appeler: ce n'étoit pas tant à dessein de les favoriser, que pour sçavoir s'ils assistoient en personne à la garde, & les tenir en respect. Motezuma se vançoit d'avoir mis cette garde sur pied, par une politique assez raffinée, disant à ses Ministres, qu'elle luy servoit à exercer l'obeïssance des Nobles, en leur apprenant à vivre dans la dépendance, & à connoître les bons Sujets qu'il avoit dans son Empire, afin de les employer suivant leur capacité.

Les Empereurs de Mexique se marioient, avec les filles des Rois qui étoient leurs Vassaux; & Motezuma avoit deux femmes de cette qualité. Elles avoient également le titre d'Impératrice, & chacune son appartement séparé, avec la même magnificence, & le même éclat dans leur Cour. Le nombre de ses concubines étoit excessif & scandaleux, puisqu'on trouve dans les Auteurs, qu'il y avoit en son Palais jusqu'à trois mille femmes, tant Maîtresses, que suivantes: & que de toutes les filles qui naissoient dans l'étendue de son Empire avec quelque beauté, il ne s'en trouvoit pas une qui ne passât par l'examen, de ses sales desirs; parce que les Intendants avoient soin de les rechercher par tout, comme un tribut ou un hommage dû à l'Empereur, faisant une affaire d'Etat de la débauche de leur Prince.

Il se dégoûtoit aisément de cette sorte de femmes; & il leur procuroit d'abord un établissement, afin que d'autres vinssent occuper leur place. Elles ne manquoient point de mari, même entre les Indiens les plus considérables; parce qu'elles sortoient du Palais fort riches, & même fort honorées, suivant l'opinion de ces Peuples: tant on étoit éloigné de mettre l'honnêteté au rang des vertus, en une Religion où tout ce qui peut outrager la raison naturelle étoit non-seulement permis, mais encore ordonné. Cependant Motezuma affectoit de maintenir l'ordre & la modestie en la conduite de ces femmes. Il

en avoit plusieurs vieilles qui veilloient exactement sur les actions des autres, sans leur souffrir la moindre indecence. Ce n'est pas qu'il fit cas de l'honnêteté; mais c'est qu'il étoit naturellement jaloux: & ce soin qui l'obligeoit à conserver dans sa Maison les loix de la bien-seance, qui sont si louables & si conformes à la raison, n'étoit en luy qu'un entêtement, ou un point d'honneur peu genereux, puisqu'il rouloit sur la foiblesse d'une passion condamnable.

Ses audiences étoient rares, & difficiles à obtenir; mais elles duroient long tems: & il se préparoit à cette action avec beaucoup de faste & d'appareil. Les Grands qui avoient l'entrée dans son appartement, y assistoient, avec six ou sept Conseillers d'Etat auprès de son siege, afin que l'Empereur pût prendre leur avis sur les matieres embarrassées. Il y avoit encore des Secretaires qui marquoient avec ces caracteres qui leur servoient de lettres, les délibérations & les arrêts du Prince, chacun suivant la fonction à laquelle il étoit destiné. Celui qui prenoit audience entroit nuds pieds, & faisoit trois reverences sans oser lever les yeux. A la premiere il disoit, *Seigneur*; à la seconde, *Monseigneur*; & à la troisieme, *Grand Seigneur*. Il falloit parler de la maniere la plus humble & la plus soumise, & se retirer après sur les mêmes pas, en repétant les reverences, sans tourner le dos, & avec une extrême attention sur ses yeux; parce qu'il y avoit là certains Ministres, qui châtioient sur le champ les moindres negligences, & que Motezuma étoit tres-rigoureux sur l'observation de ces ceremonies, ce qu'on ne doit pas blâmer en un Prince, puisqu'elles embrassent une partie de ces prerogatives qui le distinguent des autres hommes, & que ces delicatesses de la Majesté Souveraine, ne laissent pas d'avoir quelque chose d'essentiel, par rapport au respect qui luy est dû. Il écouloit avec attention, & répondoit avec severité: on eût dit qu'il mesuroit le ton de sa voix avec l'air de son visage. Si quelqu'un se trouboit en parlant, Motezuma tâchoit de le rassûrer, ou il l'adressoit à un des Ministres qui assistoient à l'audience, afin que cet homme pût luy expliquer son affaire avec plus d'assurance: & le suppliant en étoit plutôt dépêché, parce que l'Empereur trouvoit en cette crainte respectueuse, quelque chose qui flatoit sa vanité. Il faisoit beaucoup valoir la

complaisance, & l'humanité dont il enduroit les impertinences des demandeurs, & la sottise de leurs pretentions. Il est vrai qu'il s'en faisoit un sujet de moderer les saillies de l'autorité Souveraine: mais il n'en venoit pas toujours à bout; parce que l'état violent cedoit au naturel, & que l'orgueil retenu ne ressemble guere à la bonté.

L'Empereur mangeoit seul, & souvent en public; mais toujours avec le même appareil. On couvroit ordinairement le buffet, de plus de deux cens plats de diverses viandes apprêtées selon son goût, & quelques-unes entre les autres, si bien assaisonnées, qu'elles ne plurent pas seulement alors aux Espagnols, mais dont ils tâchent encore d'imiter l'apprêt en Espagne même: tant il est vrai qu'il n'y a point de País si barbare, où l'appetit ne se pique d'être ingénieux en ses déreglemens.

Avant que de se mettre à table, Motezuma faisoit la revûe des plats, afin de reconnoître la différence des ragoûts qu'ils contenoient: & après avoir ainsi satisfait à la friandise des yeux, il choisissoit les mets qui luy plaisoient le plus. Le reste étoit distribué entre les Nobles de sa garde: & cette profusion, qui se faisoit réglément chaque jour, étoit la moindre partie de la dépense ordinaire de sa table, puisque tous ceux qui avoient leur logement dans le Palais mangeoient à ses dépens, ainsi que les autres, que leur devoir, ou leurs Charges, appelloient auprès de sa personne. La table de l'Empereur étoit grande, mais fort basse; & son siege, un tabouret proportionné à la hauteur de sa table. Les napes étoient de toile de coton tres-blanc & tres-fin, & les serviettes de même étoffe, plus longues que larges. La sale où il mangeoit étoit partagée par une barriere, ou un balustre, qui sans empêcher de voir l'Empereur, arrêtoit la foule des Courtisans & de ses Domestiques. Au dedans du balustre & proche de la table, trois ou quatre des plus anciens Ministres, & des plus en faveur, se tenoient autour de la personne de l'Empereur; & un des premiers Officiers recevoit les plats auprès du balustre. Ils étoient apportez par vingt femmes parées magnifiquement, qui servoient la viande, & donnoient à boire au Prince, avec les mêmes reverences dont on usoit dans leurs Temples. Les plats étoient d'une poterie tres-fine, & ne servoient qu'une
seule

seule fois, ainsi que les napes & les serviettes, qui étoient aussitôt distribuées aux Officiers. Les vases, ou coupes, étoient d'or, avec leurs soucoupes de même métal: néanmoins Motezuma beuvoit quelque-fois dans des tasses de cocos, ou dans des coquilles rares & richement garnies. Ils avoient plusieurs sortes de boissons; & l'Empereur designoit celles dont il vouloit boire. Quelques-unes étoient relevées par de bonnes odeurs; les autres se faisoient du suc de quelques herbes propres à conserver la santé, ou de quelque autre composition d'une qualité moins exquise. Il usoit fort modérément de ces vins, ou pour mieux dire, de ces bieres que les Indiens faisoient du maiz, dont le grain infusé quelque-tems, & bouilli ensuite, composoit un breuvage qui donnoit à la tête, comme le vin le plus fort. A la fin du repas, Motezuma prenoit ordinairement une espece de chocolat à la maniere du País, qui consistoit en la simple substance de cacao, batuë avec le *Molinillo*, jusqu'à remplir la chocolatiere d'écume, bien plus que de liqueur: apres quoy il fumoit du tabac mêlé avec de l'ambregris. Cette habitude vicieuse passoit pour un remede entre les Mexicains, & même il y entroit quelque peu de superstition; parce que le suc de cette herbe étoit un des ingrediens dont leurs Sacrificateurs se servoient à s'exciter ces vapeurs furieuses dont ils avoient besoin pour troubler leur cerveau & leur raison, lorsqu'ils avoient commerce avec le Demon.

Trois ou quatre bouffons des plus habiles assistoient ordinairement à ses repas, où ils cherchoient à le divertir par les manieres ordinaires à cette sorte de gens, qui font consister leur bonheur à faire rire les autres, & qui déguisent en agrément le manque de respect. Motezuma disoit qu'il les souffroit auprès de sa personne, parce qu'ils luy apprennoient quelques veritez: mais quiconque les cherche parmi ces gens-là, a peu de goût pour elles, ou il les confond avec les flateries. Néanmoins ce discours tient lieu entre ses bons mots: & ce que nous y trouvons de remarquable, est qu'un Prince barbare sentoit la foiblesse qu'il y a de s'arrêter à ces miserables, puisqu'il cherchoit des couleurs honnêtes, afin de l'excuser.

Après que l'Empereur avoit donné quelque-tems au repos, on faisoit entrer ses Musiciens, ou Jotieurs de flûtes, & de